Marilú Mallet

Les Chapeaux vietnamiens

TRADUIT DE L'ESPAGNOL PAR LOUISE ANAOUÏL

Vertiges
JEAN YVES COLLETTE ÉDITEUR

Illustration d'origine vietnamienne, aucun crédit disponible.

Marilú Mallet est une écrivaine, scénariste et réalisatrice québécoise d'origine chilienne. Photo : Guy Borremans (1982).

Les Chapeaux vietnamiens

TITRE ORIGINAL : *Los sombreros vietnamitas*

AU DÉBUT, on se demandait d'une fenêtre à l'autre qui on était. On se contait comment ils nous avaient arrêtés. Sur quoi ils nous avaient interrogés. On écoutait les cris aller et venir entre les grilles. Pour nous faire taire, les militaires cognaient à coups de pied dans les portes ou lâchaient des coups de sifflet. On chantait n'importe quoi, des chansons d'enfants jusqu'à l'Internationale.

Dix-huit entassés dans une cellule occupée normalement par quatre ! Les murs étaient en torchis et le plancher, de terre. D'un côté, la porte massive et métallique qui demeurait fermée. De l'autre, les barreaux de la petite fenêtre haute qui donnait sur la cour centrale de la prison.

Dans la partie inférieure de la porte, il y avait un panneau mobile. Matin et soir, les gardiens nous glissaient quelques plateaux d'une soupe dégoûtante faite de morceaux de pâte bouillis et de rillettes. On mangeait. Ils n'apportaient rien d'autre à boire que du lait en poudre très dilué. Ils nous sortaient cinq minutes aux toilettes et les mille deux cents en même temps. La prison publique de Rancagua avait été vidée pour nous y installer en tant que prisonniers de guerre. Il y avait trente toilettes : de ces bassins carrés où l'on met les pieds sur des repères. Trente toilettes sans portes et qui regorgeaient d'excréments. Pendant qu'on avait le pan talon baissé, les autres faisaient la queue dans le passage, nous harcelaient de gestes. Ils regardaient, riaient, contaient des histoires obscènes. Je ne pouvais pas chier comme ça. À peine pisser. J'essuyais la merde sur mes pieds et je m'en allais avec mon envie.

Durant le jour, on marchait d'une extrémité à l'autre de la cellule. On faisait des exercices pour se détendre. On jouait au tic-tac-toc en rayant les murs avec des éclats de bois.

Les nuits étaient froides. On mettait nos couvertures par terre. Malgré la chaleur des corps serrés, je sentais la terre glacée dans mes reins. Les couchettes étaient dans un coin, démantelées.

Pendant que quelques-uns étaient étendus, les autres dormaient assis. Toutes les quatre heures, on changeait de position. À la fin de la journée, ça empestait, surtout quand les sacs de polyéthylène étaient remplis de l'urine et de la merde du jour. On avait improvisé le système et il est vite devenu habituel. Deux gendarmes charitables nous ont passé les sacs à l'insu des militaires. Pour en profiter au maximum, on les utilisait chacun son tour jusqu'à ce qu'ils soient pleins à craquer. Chier, chier et attendre, c'était tout. Faire des acrobaties pour ouvrir l'artefact, s'accroupir en même temps, le pantalon baissé, à la merci d'un faux mouvement qui éparpillerait les excréments sur le sol. Je me sentais entouré de saleté collante. De graisse. J'ai rêvé que je mangeais de ces bonnes saucisses viennoises gonflées de merde et j'ai vomi. Quand tout s'obscurcissait et que les bruits de bottes s'éloignaient dans les passages, on lançait les sacs dans la cour. Le lendemain, les militaires vociféraient, réclamant les coupables. Les excréments étaient dispersés sur tout le pavé et les sacs déchiquetés. Alors, ils sortaient des prisonniers des cellules au hasard et leur faisaient nettoyer la porcherie. Un mois plus tard, ils nous ont emmenés aux toilettes par groupes réduits et une demi-heure par groupe. On pouvait prendre une douche et laver une partie de nos vêtements. Il n'y avait pas de savon mais l'eau rafraîchissait agréablement. Une partie de la crasse des vêtements s'en allait quand on les frottait avec un peu de terre sur la pierre du lavoir.

Ils ont engagé un photographe. Un gars à mous taches, en complet noir, qui a photographié les mille deux cents de face et de profil. Nous étions hirsutes, le poil long, les chemises trempées de sueur, les cheveux sales, collés au crâne par la graisse des jours accumulés. Notre image a été classée comme celle de véritables délinquants.

Enfermé avec eux, serré contre eux, j'ai commencé à désespérer. Je les haïssais. J'avais envie de les assommer. Qu'ils cessent d'exister. Que leurs corps fétides disparaissent. Le seul mouvement quasi imperceptible d'un bras me rendait agressif. Furieux, avec une colère inhabituelle, je frappais qui m'avait touché. Ou bien, je me jetais contre la muraille pour me cogner la tête. Parfois, on se cassait la figure. Les autres essayaient de nous calmer.

— Ça va, le grand, tiens-toi tranquille... me disait Ljubetić.

Un type barbu avec un chandail gris m'a envoyé son poing dans l'œil. Je saignais assez pour qu'ils m'emmènent à l'infirmerie. C'était une petite pièce verte avec un infirmier habillé en vert lui aussi, quatre lits et des blessés répartis sur le sol. Il y en avait qui ne pouvaient pas bouger. Je leur ai demandé pourquoi. Personne n'a répondu. Un silence de veillée des morts tout le temps. Deux jours après, je suis revenu à la cellule.

...

La première fois, il devait être neuf heures du matin quand ils ont appelé vingt-cinq personnes à l'interrogatoire. Ils criaient les noms et les prénoms par les hauts-parleurs. Les appelés devaient s'identifier à haute voix et donner leur numéro de cellule. Nous étions de la soixante. Aucun de nous n'y a passé cette fois-là. Aucun des vingt-cinq n'est revenu. D'une fenêtre à l'autre, on se les demandait et on entendait répéter :

— Non, non, il n'est pas revenu cette nuit. Ils ne l'ont pas ramené.

Nous étions inquiets. Un gardien a cogné du pied dans une porte.

— Ils les ont ramenés, voyons... Ils sont tous à l'infirmerie !

Pour la première fois, j'ai associé les blessés de l'infirmerie et son silence. Le malaise s'est installé, pesant, parmi nous. Chaque jour durant six jours, ils en ont appelé vingt-cinq qui ne sont pas revenus. On attendait notre tour, déchirés d'anxiété. Le septième jour, nous avons entendu qu'ils revenaient sans dents, couverts de bleus et de plaies. Ljubetić et Polilla m'ont regardé. Ljubetić était grand, les cheveux noirs et les yeux bleus transparents. Son père était un Yougoslave, de Magallanes. On ne parlait pas. Les « chapeaux vietnamiens » nous obsédaient. Je me demandais lequel des trois ils interrogeraient en premier. Il faudrait garder le silence, ça, c'était évident. Polilla me faisait peur, trop jeune, trop nerveux. Dix-huit ans tout au plus. Je n'ai pas pu dormir. J'avais travaillé dans une fabrique de conserves ; au dernier moment, j'ai coopéré avec un groupe surnommé « les pompiers fous ». Il était dirigé par un Brésilien sans ongles aux pieds : Wellington, un ingénieur chimiste qui avait été garde du corps de Marighella. Wellington enlevait sa chemise et son dos semblait grêlé de petite vérole par tous les trous de cigarettes laissés par les tortures subies dans son pays. Il parlait de se préparer. Il ne voulait pas qu'il arrive ce qui est arrivé à Joao Goulart.

Un jour, il m'a dit :

— J'ai besoin de fer-blanc. Je veux faire des chapeaux vietnamiens.

Je lui ai demandé ce que c'était.

— Au Vietnam, c'est avec ça qu'ils leur ont liquidé leurs chars, aux Yankees...

— Mais j'ai pas de fer-blanc, moi ! Les boîtes de conserve arrivent toutes faites !

Il avait besoin de fer-blanc assez mince pour être façonné. On coupe la plaque en rond et on fait un cône. Dessous, on place une rondelle du même matériel. À l'intérieur, on met le mélange de soufre et de poudre et on ferme comme si c'était un petit pâté en croûte. Il m'assurait que c'était très puissant. J'ai eu peur.

— Le gouvernement ne marche pas dans la programmation de bombes !

J'ai hésité un instant puis j'ai ajouté.

— Peut-être que quelqu'un pourrait s'en procurer à Santiago... Je ne vais pas le demander au patron, pour sûr... Je vais voir ce que je peux faire...

Peu de temps après, je me suis engagé dans l'affaire. J'avais repéré un gars, un passionné de révolution permanente et de choses du même genre, qui m'a dit :

— Pas de problèmes, camarade, je te mets les feuilles de fer-blanc entre les pots ; mais pas un mot, sinon ils vont me renvoyer.

Les feuilles arrivaient donc comme ça. On les enlevait à plusieurs et on les gardait dans une cave. Pour fabriquer les bombes, le Brésilien s'enfermait dans le réfrigérateur à confitures. Quand elles étaient faites, Polilla l'accompagnait dans la cordillère et, là-bas, ils les enterraient. Une fois, j'ai vu qu'ils avaient des chapeaux de différentes tailles. De vingt centimètres, trente centimètres ou plus. Je l'ai redit bien net au Brésilien :

— Écoute, moi, je trouve le matériel et je ne vais pas plus loin. Je ne veux pas savoir où tu les caches ni rien. Je ne veux rien savoir.

À penser à tout ça, je ne m'étais pas rendu compte qu'ils avaient appelé Polilla à l'interrogatoire et qu'il répondait, soucieux :

— La soixante.

Il a regardé Ljubetić. Il m'a regardé. J'avais déjà imaginé le moment une couple de fois. Tel quel. Le gardien a ouvert la porte et les deux militaires l'ont amené. J'ai tremblé toute la journée. Ljubetić était l'avocat de l'entreprise. Il était au courant de l'affaire. Je voulais m'approcher de lui et en même temps, je n'avais pas envie. On était tellement serré. Je n'avais pas le cœur de m'écouter murmurer. Peut-être qu'il y avait un mouchard avec nous.

Le lendemain matin, les autres ont crié qu'ils l'avaient vu passer vers l'infirmerie, les oreilles à moitié arrachées. Enragé, je me suis déchaîné contre la porte à coups de pied. Je n'ai pas dit un mot de toute la journée. Ils ont apporté la soupe de rillettes. Je me sentais minuscule, écrasé, impuissant : j'étais ce qu'ils avaient fait, un être qui attendait. Attendait quoi, je me le demandais. Qu'ils m'arrachent les dents, les ongles, les cheveux. Les méninges me tournaient à plein régime. Arrête, arrête, maudite machine, je me disais. Je me suis recouché. Je n'étais pas capable de tenir mes paupières fermées. J'avais les yeux ouverts, exorbités. L'œil droit qui bougeait tout seul. Je l'ai touché pour voir si c'était vrai ou si je devenais fou. Les minutes passaient. Il fallait que je profite de mes quatre heures allongé. Mais la tension ne me lâchait pas. Les mâchoires me faisaient mal.

Polilla est revenu à la cellule, violet, la chemise déchirée. Il ne parlait pas beaucoup. Il a conté qu'ils l'avaient emmené en haut sur la cordillère. Il leur a montré où il avait campé une fois avec Wellington. Il leur a raconté qu'il voulait s'en aller en Argentine avec des amis. Les soldats, soupçonneux, arrachaient des touffes d'herbe, retournaient les pierres, creusaient des trous mais ils n'ont rien trouvé. Alors, ils l'ont ramené, l'ont mis en pièces et expédié à l'infirmerie.

...

À la fin du deuxième mois, on est sorti dehors. La cour était longue, rectangulaire avec, au centre, quelques constructions préfabriquées qu'on appelait « charrettes ». Normalement, c'est là que les droits communs préparaient leurs repas en groupes. On faisait la même chose. On cuisinait sur des réchauds à paraffine. La nourriture venait des organismes internationaux. Il n'y avait pas de chaises, pas de tables. On s'assoyait par terre. On se regardait.

Un jeune est revenu des interrogatoires, le crâne fendu. Le maire de Rancagua en a eu assez. Il a obligé les officiers à le transférer dans un hôpital. Il a écrit une lettre à l'intendant où il spécifiait qu'il ne tolérerait pas un torturé de plus dans la prison de sa ville. Il a fait une grève de la faim, tout seul. Assis devant la porte de la prison, une assiette d'aluminium vide dans les mains, sept jours de temps. Sa femme lui apportait de l'eau. On a fait une collecte. On a ramassé un peu de monnaie et on a demandé à un gardien abordable de nous acheter le cadeau. Une assiette de cuivre assez grande où on lui a gravé : « Au maire de la ville de Rancagua, pour la défense des droits de l'homme. Un souvenir des prisonniers de guerre. »

Ils l'ont renvoyé. Nous avons organisé une soirée d'adieu dans la cour. Les militaires ne pouvaient pas s'y opposer, ils se sont inclinés hypocritement. Ils ont fait venir une bande de musiciens. Une quarantaine d'hommes dans leurs plus beaux uniformes qui ont joué l'hymne national. Nous avons décidé de chanter seulement la strophe qui dit « l'asile contre l'oppression ». On a crié comme des fous pendant une demi-heure, sans arrêt comme un disque rayé. Alors, ils nous ont dispersés à coups de crosse et on est retourné aux cellules.

...

Ils sont venus chercher Ljubetić à trois heures du matin. Ça m'a surpris ; à cette heure-là, le bureau des interrogatoires était fermé. L'idée me tournait dans la tête que Polilla avait laissé échapper un détail. Et Wellington... Où pouvait bien être Wellington ? Polilla dormait. J'aurais voulu le réveiller mais je n'ai pas osé. Il faisait froid et je n'avais pas envie de bouger. J'étais assis. Et même là, entouré de tous ces gens dissemblables, j'avais l'impression qu'ils n'existaient pas. Qu'ils étaient des morceaux vivants de démembrés. Empilés les uns par-dessus les autres. Je m'en écartais. Je sentais leurs visages comme des pièces de viande gluante. Autour de six heures et demie, Ljubetić est revenu. Pleurant, en pleine crise de nerfs. Il s'est agrippé aux barreaux de la fenêtre et a poussé des cris inhumains :

— Maudits ! Maudits que vous êtes !

Il a mis sa tête sur mon épaule. Il avait l'air d'un enfant. Je voulais lui demander ce qui était arrivé mais je n'ai pas osé. C'était bizarre de voir un gars jeune et fort pleurer à gros sanglots.

— Un jour, pas un de ces assassins ne va nous échapper, lui ai-je assuré.

Il ne m'entendait pas. Il a pleuré jusqu'à ce qu'on sorte dans la cour. Là, il s'est assis dans un coin de la charrette et il n'a pas ouvert la bouche durant des semaines.

...

Des psychologues arrêtés à la mine El Teniente sont arrivés à la prison. Trois bonhommes sympathiques qui étaient toujours ensemble à essayer de nous remonter le moral. Ils visitaient les gars de charrette en charrette et nous disaient :

— Écoutez, camarades, être enfermés comme ça, c'est de la folie. Nous sommes beaucoup dans bien peu d'espace. C'est facile pour les mouchards. Il faut faire quelque chose. Qu'est-ce que tu sais faire, camarade ? Chanter ? Danser ? Réciter ?

Ils ont monté comme ça un concours de chant. On riait de s'entendre chanter faux, avec des voix grêles, sur une espèce d'estrade improvisée avec des chaises et des bouts de bois.

— Il y a de la guenille ici, remarquaient les psychologues. Hé, les gars ! Enlevez vos vieilles chemises. On fait un ballon de football !

Quelques-uns donnaient juste leurs manches, d'autres leurs caleçons, un vieux morceau de serviette, un bas usé. De temps en temps, on se faisait de la place dans la cour et on se mettait à jouer. Parce que les mille deux cent marchant tous ensemble là-dedans, c'était du monde ! Ça donnait la claustrophobie de voir les figures, les blessures, les bleus et d'entendre toujours les mêmes histoires. Tout le temps.

On a formé un groupe de chanteurs, un chœur et un théâtre de marionnettes. Ça ressemblait à une vraie fête populaire. Alors, ils ont mis les psychologues au secret. On a continué nos activités avec des *leaders* clandestins. On s'est même organisé par partis politiques.

...

Je ne me rappelle pas bien la première fois qu'ils m'ont emmené au bureau des interrogatoires. En tout cas, j'attendais mon tour chaque jour. Il est arrivé quelques semaines après celui de Ljubetić. Le matin. Le bureau militaire se trouvait à l'intendance de la ville. On est sorti de prison, les mains sur la nuque. Il y avait beaucoup de femmes qui attendaient. Tout à coup, j'ai vu Carmen. Je l'ai à peine saluée. Elle m'a crié :

— T'es vivant, le grand !

Et elle s'est mise à pleurer. Après, elle a continué :

— Je suis venue chaque jour depuis qu'ils t'ont emmené... Personne ne voulait rien me dire.

Je la regardais. J'aurais voulu m'approcher...

— Où est-ce que tu vas ?

J'ai eu envie de lui dire qu'ils allaient me torturer, qu'ils allaient me mettre en pièces, qu'ils allaient m'écrabouiller pour les chapeaux vietnamiens mais je me suis retenu, j'ai dit que je ne savais pas, vaguement... Un des gardiens m'a donné un coup de crosse et j'ai continué à marcher dans la file indienne. On a traversé la place. Les arbres étaient beaux et lumineux dans la lumière du matin. L'intendance était un vieil édifice de bois, crasseux, avec deux cours. Ils nous ont fait entrer à la file dans le deuxième. Là, on a attendu au soleil, les mains en l'air, entourés de militaires et de mitraillettes. Ils nous ont placés près de la chambre des tortures pour qu'on entende bien les cris et les coups. Des cris déchirants, souvent les mêmes.

— S'il vous plaît, tuez-moi.

Ou alors :

— Laissez-moi tranquille !

Ils nous appelaient un par un et on restait à l'intérieur à peu près une heure. Les cris s'atténuaient à mesure que le temps passait et à la fin, c'était des sons faibles, lointains. On entendait aussi des coups secs sur le sol, comme avec des sacs de petit bois. Après, ils les jetaient dans la cour, saignants, à moitié nus. Des fois, ils leur ordonnaient de se tenir à côté de ceux qui attendaient sinon, ils restaient par terre, ensanglantés. Voir des hommes sans dents, la bouche déchirée, les lèvres bouffies ; être là, toujours au soleil, à attendre, les mains en l'air, sans manger, sans boire, ni aller aux toilettes. J'avais peur. J'ai pensé que je ne résisterais plus longtemps. Je m'imaginais que je défaillirais avant d'entrer dans la pièce. Une épouvante nerveuse m'a envahi.

Quand ç'a été mon tour, je m'étais un peu calmé. Ils m'ont attaché un chiffon sur les yeux. Ils m'ont fait entrer, m'ont jeté à terre juste en me frappant. Des coups mouillés. Après, je me suis rendu compte que c'était du papier mouillé ou des sacs. Pour ne pas laisser de marques. Ils me criaient :

— Tu veux pas parler tout seul, hein !?... Eh bien, tu vas parler de force !

Au début, je me retenais de pleurer. Ça faisait mal et ça ne finissait jamais. Ils me questionnaient sur le plan Z, comme si j'en savais quelque chose, moi. Ils répétaient :

— Allez, qu'est-ce que tu faisais dans le plan Z, toi ?

Je ne répondais pas. Ils criaient :

— Réponds, petite merde !

Je gardais le silence. Je perdais mes forces peu à peu. Ils m'ont écrasé un œil. Ça faisait mal. Ils m'ont frappé à coups de matraque sur la tête, plusieurs fois. Ils m'ont donné des coups de karaté aussi. Ils m'ont mis l'électricité dans la bouche et aux testicules. Je me suis évanoui. Ils ont arrêté le courant, m'ont donné de l'eau et ont recommencé à me frapper. Cette fois-là, avec les matraques. Mes cris s'étouffaient. J'étais si fatigué. Je saignais. Je pouvais à peine penser. J'attendais seulement un coup, puis l'autre, et l'autre. J'avais mal au cœur, j'étais étourdi. Ils m'ont tiré dans la cour entre deux gars et m'ont enlevé le bandeau. J'avais soif. Tout était flou. Dans un souffle, j'ai demandé :

— De l'eau, s'il vous plaît...

Un des hommes de la file s'est approché de moi. M'a passé sa chemise sur la figure, rapidement, pour nettoyer le sang. Je tournais la tête vers lui pour le remercier mais un militaire l'a frappé durement de la crosse dans le dos et l'a fait tomber par terre. J'ai crié, horrifié. Ils lui avaient brisé la colonne vertébrale. Je me suis évanoui.

J'ai repris connaissance. Il faisait noir. Il était neuf heures du soir. Ils nous ont fait mettre debout et on a marché lentement, comme on pouvait, jusqu'à l'infirmerie. On a passé la nuit là. Un infirmier agressif nous a soignés. On a mangé de la soupe au riz. Après trois jours de soins, je suis revenu à la cellule. Je me couchais et la peur m'empêchait de dormir. J'étais terrorisé. Je n'ai pas voulu participer à aucune activité. Ni chant, ni groupe de théâtre, ni ballon de football. Je me demandais s'ils m'interrogeraient encore. Je me souvenais aussi de ma famille. Sans travail. Rien à manger. Ils ne me reconnaîtraient pas s'ils me voyaient dans cet état : mes pantalons tombaient tellement j'étais maigre. Je puais. Sans chemise. Avec la fièvre.

...

Des militaires très aimables sont arrivés à la prison et se sont mis à placer des tables et des chaises dans la cour. À disposer des vases avec des fleurs. Ils ont aussi installé une télévision dans un coin. On leur demandait :

— Qu'est-ce qui se passe ? La Junte est tombée ?

Au début, ils ne répondaient pas. Puis, l'un d'eux s'est approché et nous a expliqué que c'était une commission de la Croix-Rouge qui venait.

Plus tard, deux français et deux Suisses sont arrivés. Accompagné de soixante officiers qui les suivaient partout avec de petits sourires aimables. Les officiers qui parlaient français nous abordaient :

— Toi, là ! Nous dirais-tu comment on vous traite, ici ?

Qu'est-ce qu'on allait dire... Que le traitement était bon. Qu'il n'y avait pas de problèmes. Qu'on était organisé en petites charrettes et que la nourriture était excellente... Un Français avec quelque chose de jésuite a pris un ton dur, presque martial, pour dire dans un castillan mal parlé :

— S'il vous plaît, je veux les interroger tout seul, sans militaires autour.

Les officiers, ennuyés, se sont regardés et après quelques murmures réprimés, ils sont sortis de la cour. On était tout seuls, alors, j'ai enlevé ma chemise et je leur ai montré les marques sur mon thorax. D'autres ont fait la même chose. On leur a conté qu'on vivait comme des bêtes. Qu'une épidémie de poux blancs avait commencé dans une des cellules et que les gars se grattaient à longueur de journée et qu'ils ne les laissaient pas sortir pour ne pas qu'ils nous contaminent... Et les torturés à l'infirmerie...

— Quoi ? Il y a une infirmerie ? a demandé un Suisse candide.

On en avait encore à dire quand les soixante officiers sont revenus et la commission est repartie. Alors, les militaires ont enlevé les chaises, les fleurs, les tables et la télé et nous ont traités à coups de crosse comme d'habitude.

……

Je suis allé au bureau des interrogatoires pour la deuxième fois, un jeudi. Ils m'ont emmené, mains sur la nuque et il y avait des femmes à la porte de la prison. Personne que je connaissais. On est resté dans la deuxième cour de l'intendance. Cette fois-là, c'étaient de simples soldats qui nous surveillaient. J'ai parlé avec deux petits gros qui venaient de Collaique. Ils m'ont dit qu'ils avaient les nerfs malades. Ils n'en pouvaient plus. On a parlé de nourriture. Ils savaient comme faire le *curanto.* Même mourants de faim, ils suivaient les ordres. Ils ne mangeaient pas plus que nous. J'ai attendu mon tour, les mains en l'air, sentant les coups et les cris comme si c'était moi qui y étais. Une de ces fois, je vais capoter, que je me disais. Tout au long du jour, les autres ont été appelés un par un. Et chaque fois qu'ils sortaient, le corps ensanglanté, j'avais le frisson. Mais je me suis habitué, au sang, aux bleus, aux plaintes. J'ai attendu, tranquille, résigné, le moment de me faire mettre en pièces. Mes pieds et mes mains s'engourdissaient d'être toujours dans la même position. J'aurais aimé que ça finisse une fois pour toutes. Mais ils ne m'ont pas torturé. Je suis revenu à la cellule. Je la haïssais. On y était toujours tassé, affamé, puant et triste. Je n'avais rien mangé de la journée. Ljubetić m'a donné le verre de lait en poudre de son déjeuner. Je l'ai bu pour me tenir en vie. Je me suis assis près d'un vieux de soixante-dix ans, bigleux avec un nuage dans un œil. C'était mon tour. Je suis tombé endormi de fatigue. Le lendemain matin, ils m'ont encore appelé. J'ai pensé que je ne résisterais pas huit heures de plus sans manger. J'avais de la difficulté à marcher. À la porte, j'ai vu les mêmes femmes. Il y en avait qui pleuraient. Carmen avec elles. De loin, elle m'a fait signe :

— Nous allons bien, m'a-t-elle crié.

Elle me montrait un paquet. Ça ressemblait à du linge. Je n'ai pas osé aller le prendre.

— Quand est-ce que tu vas sortir ?

Qu'est-ce que j'en savais, moi ? Je sentais que c'était mon dernier jour en vie, je l'ai regardée et je n'ai rien dit. Je la voyais à peine, j'allais m'évanouir. J'ai continué à marcher, pas à pas sur le pavé, obstinément, pour me convaincre que j'avais des forces, pour lui faire bonne impression.

De la deuxième cour, je suis entré le premier à la chambre de tortures. Ils m'ont mis le chiffon sur les yeux, m'ont enlevé mes vêtements. J'entendais trois personnes aller et venir. Ils m'ont étendu par terre, m'ont attaché les fils électriques. Ils ne m'ont pas insulté. Mon corps bougeait tout seul et c'était une douleur infinie. Par sursauts. Je me mordais la langue, les lèvres. J'ai crié, épouvantablement. Et eux, ils jasaient de ce qu'ils feraient durant la fin de semaine comme s'il ne se passait rien. Sans que je comprenne vraiment, à travers ces hurlements inouïs que je poussais. Combien de temps je ne sais pas, mais assez pour en rester brisé. Je pleurais doucement et je sentais ma langue déchirée qui saignait. Ils se sont arrêtés quelques minutes, le temps d'une cigarette, et ils ont remis le courant. Cette fois, j'ai sauté en l'air plusieurs fois et j'ai vomi. De la bile. Alors, ils ont coupé l'électricité et il y eut un silence. J'avais soif. Ils ont enlevé les fils, m'ont rhabillé à moitié et m'ont tiré dans la cour. Je suis tombé de tout mon long. J'ai senti une douleur aiguë dans le nez. Je ne pouvais pas me relever. Je suis resté là des heures sans que personne ne s'approche. Ils m'ont transporté à l'infirmerie durant la nuit. Un docteur qui passait par hasard m'a examiné, m'a dit que j'avais une fracture du nez.

Quand je suis revenu à la cellule, quelques jours plus tard, je portais un bandage autour de la tête. Une bosse sur le nez. J'avais les veines des yeux éclatées. Ça m'a surpris d'apprendre que Polilla était en liberté. Les gars étaient tristes. On entendait pleurer. Il y en avait qui s'assoyaient dans les charrettes, oppressés, et leurs larmes coulaient toutes seules. D'autres pleuraient de poltronnerie. Il fallait leur remonter le moral, leur dire :

— Mais non, ils ne vont pas te fusiller…

L'épidémie de poux est devenue générale. Tout le monde se grattait la tête et les parties poilues avec désespoir. On s'écartait les uns des autres. La démangeaison m'empêchait de dormir. Je ne sais pas si j'en ai eus parce qu'ils sont si petits qu'on les voit à peine. Ils nous ont apporté de la paraffine pour qu'on se lave les cheveux et ça nous a soulagés pour un temps.

Ljubetić était toujours muet. Impossible à approcher. Il était en état de choc. Tout changé. Des cheveux blancs lui avaient poussé. Un gardien m'a confié que, la nuit de l'interrogatoire, ils avaient violé sa fiancée, devant lui.

……

Huit mois après, ils ont commencé à libérer quinze hommes par jour. Un avocat m'a interrogé. J'ai avoué que j'étais du parti et que j'avais collaboré avec le gouvernement antérieur parce que c'étaient mes convictions. Une semaine plus tard, ils m'ont mis en liberté, mais en résidence surveillée. Ma prison, c'était Rancagua. Ils m'ont remis un papier qui disait que j'étais libéré conditionnellement parce qu'il n'y avait pas de charges contre moi. Et un autre, avec lequel je devais me présenter chaque mercredi au commissariat le plus près de mon domicile. Ils m'ont aussi averti que je devais rentrer chez moi immédiatement. Que c'était un devoir de lire la presse officielle et de suivre ses indications. Obligatoire de respecter le couvre-feu. Défendu de parler de la prison et des tortures. Interdit de se réunir en public ou en privé. Aucune activité politique permise. Je devais me réintégrer au travail pour sortir le Chili du chaos des trois années de l'ancien régime.

……

C'était étrange de voir Carmen, mon père et le petit. Ils étaient maigres. Et me demandaient sans arrêt ce qui était arrivé à mon nez. Je n'avais pas belle allure. J'ai eu du sang dans les yeux durant un mois. La fabrique m'a licencié. Je n'ai pas eu droit au chômage. Ils ont effacé mon ancienneté.

Je me suis reposé quelques jours puis ; je suis sorti chercher du travail. J'ai été à la campagne deux semaines pour récolter des mûres. J'ai planté des tomates. Je ne gagnais pas grand chose. Je me suis procuré un sac de patates nouvelles et un de riz. De viande, pas question. Je suis quand même arrivé à acheter des œufs pour mon fils, et du pain. Du pain, ça bourre.

Je suis allé voir une relation de la famille. Un homme qui travaillait au gouvernement. J'avais besoin d'aide. L'endroit était plein de pancartes qui disaient « Soyez bref pour rattraper les trois années perdues. » J'ai demandé à le voir. Le garde à l'entrée voulait voir ma carte d'identité. Je lui ai dit que j'étais une connaissance.

— Ah, un petit instant… Il s'est éloigné, a parlé avec quelqu'un dans un des bureaux. Ils m'ont laissé passer.

Erazo m'a reçu avec des yeux effrayés. Il a fermé la porte craintivement et s'est exclamé :

— Vera, es-tu fou ? Qu'est-ce qui te prend de venir ici ?

— Vous, pourriez peut-être m'aider à trouver du travail…

Affolé, Erazo se tordait les mains :

— Si t'es fiché ? T'es fou, mon gars. Imagine qu'ils te demandent ta carte à l'entrée ! T'es fiché, c'est pas une farce !

Il marchait à pas brusques, prenait un crayon, jouait avec.

— J'en ai par-dessus la tête. Je pense que je vais m'en aller en Équateur. Écoute, Vera, tu sais que je ne m'occupe pas de politique… Eh bien, ils me suivent et me contrôlent comme si j'étais un extrémiste. Je suis chef de cette section et il faut que je demande des permissions à cet idiot de militaire qui ne sait rien de rien. Si je vais aux toilettes, il me regarde comme si j'allais mettre une bombe…

— Je n'ai personne d'autre qui pourrait m'aider, monsieur Erazo.…

— Je regrette, Vera. Il faut que tu partes. Ils peuvent te reprendre n'importe quand pour n'importe quoi. Je te le dis, va-t'en du Chili. Je m'en vais, moi, et je n'ai rien à voir. Faut que tu disparaisses, comprends-tu ?

Je l'ai salué et je suis sorti, angoissé. Je me sentais seul. J'ai rencontré des amis, des camarades du parti, qui n'avaient pas été pris. Ils me voyaient dans la rue, me saluaient à peine et se défilaient. Ils me fuyaient. Tout le monde était nerveux… Qui parle avec Untel ou un autre… Tout le monde avait peur. J'étais brûlé.

……

Chaque mercredi, j'allais au commissariat. Un jour, c'est un sous-officier qui m'a reçu :

— Qu'est-ce que tu veux ?

— Je viens signer, ai-je répondu timidement.

— Ah, t'es prisonnier ?

— Oui.

— Comment tu t'appelles ?

— Vera.

Il révisait toutes les fiches de B et ne me trouvait pas.

— Vera, V.

Il s'est arrêté et m'a crié, arrogant, prétentieux.

— De quoi tu t'mêles, toi ? Tu sais ce que je cherche, moi ?

Il est allé à V et a sorti ma fiche. Il m'a regardé sournoisement et a appelé deux carabiniers. Il m'a indiqué :

— Vera, c'est celui-là.

Il leur a fait un signe étrange. Un des hommes m'a dit :

— Comme ça, Vera, c'est toi !

Je ne savais pas à quel jeu ils jouaient. Le carabinier a fermé la porte.

Tu te montres la face, c'est parfait… On t'attendait…

— Où sont les armes ?

Il n'y avait rien à répondre.

— Un de tes copains t'a accusé, se moquait le brigadier.

Il a appelé trois autres carabiniers et ils m'ont traîné, criant, dans la cour. Le brigadier se tordait.

Il pleure, le bébé. Pauvre petit bébé ! Puis, sèchement :

— Fusillez-le !

Ils m'ont mis dans un coin. Ils se sont mis devant avec les mitraillettes. Ils tiraient autour de moi et je sentais le ricochet des balles sur les murs de briques. J'ai fermé les yeux. J'ai chié de peur. Je ne pouvais pas le croire. J'ai rouvert les yeux. Ils y étaient toujours, avec leurs mitraillettes. Je transpirais. Je transpirais tellement. Ils revenaient à la charge et ce sadique de brigadier répétait :

— Ah, tu pensais qu'on était des ignorants, nous autres, hein !

Je n'osais pas regarder. La douleur, la mort, ça me faisait horreur.

— Tuez-moi, tuez-moi donc !

Ils ont tiré encore puis, ils m'ont ramené dans le bureau à coups de pied. Le brigadier m'a tendu la fiche et m'a parlé comme si de rien n'était.

Bon, Vera, signe ici et mêle-toi pas de politique. Et conte pas ça à personne parce que, la prochaine fois, on te tue pour de vrai.

Je suis arrivé chez moi, les pantalons pleins de merde et je me suis mis à boire. Je me suis saoulé devant la télévision, devant un militaire en vert qui lisait des consignes. Je lui criais des bêtises et je riais tout seul. Carmen et mon père me dérangeaient, à me regarder comme ça, sans rien dire. Ils allaient me tuer. Eux aussi, ils les tueraient. Ils allaient nous exterminer, tous.

Il faut que je m'en aille de ce pays, j'en peux plus.

Je me suis répété cette phrase plusieurs fois, pour qu'elle me reste marquée dans la tête, pour ne pas douter que c'était ma seule solution. J'ai continué :

— Écoutez, on vend la télévision et je m'en vais.

— Calme-toi, le grand, ça va s'arranger.

Mon père m'a parlé. Difficilement parce qu'il avait un cancer à la bouche :

— À Santiago, il y a une église qui aide les gens à sortir.

Je me suis levé comme un fou, désespéré, je me suis sauvé. J'ai sauté dans un train pour Santiago. Il était plein de soldats qui mangeaient des sandwichs au poulet et qui buvaient du Coke. Je me suis demandé d'où ils sortaient l'argent pour acheter au wagon restaurant. J'avais mal au cœur, je frissonnais mais ils ne m'ont pas arrêté.

L'église était au centre de la ville. Des groupes de militaires se promenaient sur le trottoir, surveillant sans en avoir l'air. Je suis entré par une porte entrouverte sur le côté. À l'intérieur, il y avait du monde partout sur les bancs, assis couchés, qui dormaient ou non… Des familles entières avec leurs valises. Ils avaient installé des pupitres où des files de gens attendaient leur tour de passer. Je me suis placé dans une et une jeune fille s'est approchée. Je lui ai expliqué tout bas, par gestes, en essayant que les autres n'écoutent pas, que j'avais été détenu toute une année. Que je venais de m'enfuir de ma ville. Que je voulais sortir du pays. Après mon discours incohérent, elle est allée parler avec un homme, et est revenue avec lui. C'était un avocat. Je lui ai montré le document qui disait que j'étais en résidence surveillée.

— Et qu'est-ce que vous voulez ? m'a-t-il demandé avec ennui.

— Je veux m'en aller en Argentine.

— Mais c'est pareil ou pire qu'ici ! Écoutez, si vous voulez partir, allez donc en Australie ou au Canada. Il y a ici une petite sœur qui peut vous aider.

Il s'est éloigné. Une femme blême, en gris, m'a demandé tous les renseignements nécessaires et m'a remis une demande d'émigration :

— Remplissez-la et allez la porter à l'ambassade du Canada.

Je suis parti. Qu'est-ce que j'en savais du Canada, moi ? Qu'on y parlait anglais. J'ai marché jusqu'à la rue Ahumada. Les militaires montaient la garde sur le trottoir. L'ambassade, au deuxième, était bondée de gens avec leurs demandes. Une secrétaire distribuait des feuilles. Je me suis approché d'elle et je lui ai tendu mon papier. Elle m'a regardé, surprise, puis, devinant d'où je venais, elle m'a dit :

— Donnez-le-moi et envoyez la copie par la poste.

Je suis revenu à Rancagua. J'ai travaillé ici et là. J'ai été journalier en construction. J'ai déchargé des sacs de patates. J'ai livré des marchandises. Peintre. Pas grand chose. J'ai fait faire mon passeport, mes papiers d'impôts, mon certificat d'antécédents. Finalement, ils m'ont appelé pour une entrevue à l'ambassade. Puis, une autre et enfin une troisième. Durant celle-là, l'agent m'a demandé plusieurs fois le motif de détention. Si j'avais des antécédents criminels. À quel parti j'appartenais. Si je pensais agir contre le gouvernement chilien une fois au Canada. Ce que je voulais faire comme travail. J'ai répondu que je ferais ce qu'il y aurait. Ça m'était égal. Tout à coup, il m'a dit :

— Eh bien, monsieur Vera, tout est correct. Vous avez les points nécessaires. Il m'a passé le billet d'avion.

Je vous le donne, mais il y a un problème… Vous êtes en résidence surveillée. Et là, nous ne pouvons pas intervenir. Vous devez demander une autorisation gouvernementale.

Découragé, j'allais parler mais l'agent poursuivait :

Écoutez, allez au C.I.N.E. C'est un comité d'émigrations européennes. Je vais vous donner une lettre de recommandation avec toutes les références.

Il a écrit le papier à la machine et me l'a donné.

C'était dans une vieille bâtisse. J'ai demandé à parler au directeur. Un Allemand souriant et sportif. Je lui ai montré l'enveloppe. Je lui ai expliqué de quoi il retournait. Il a ri des militaires, dédaigneusement.

Va demander l'autorisation au Bureau des interrogatoires. Peut-être que ça marchera…

Je suis revenu à Rancagua. J'ai suivi les instructions comme un automate. J'ai mis un complet sombre, une chemise blanche et je me suis collé les cheveux avec de la brillantine. Je me suis mis en route vers le Bureau. Le nouvel avocat voulait être efficace et recevait immédiatement. Il n'y avait pas de queue. C'était un jeune, bien vêtu, parfumé et attentif.

— Entrez.

Il a refermé la porte, m'a indiqué une chaise.

— Asseyez-vous, s'il vous plaît. Voulez-vous un café ?

Son amabilité m'a donné le courage de lui conter pourquoi je venais. Un peu embarrassé, j'ai commencé :

— Voyez-vous, c'est que… je suis un ex-prisonnier de guerre.

Il s'est levé de son bureau, la gentillesse tournée à la colère, inexplicablement :

— T'es un politique ? Un marxiste ?

Le changement brusque m'a surpris. M'a laissé tout à fait confondu. J'ai répondu :

— Oui… oui…

— Alors, qu'est-ce que t'as fait ?

Il me parlait durement. De peur, j'ai répondu que je ne le savais pas.

— Comment que tu ne le sais pas, malheureux ! T'es blanc comme une colombe, alors ?

Il s'est arrêté, a regardé mon air déconcerté.

— Et qu'est-ce que tu veux ?

Je n'avais pas envie de répondre. Cette agressivité hautaine. J'avais plutôt envie de lui casser la figure, de l'écrabouiller, de le démolir, de lui cracher dessus. Péniblement, je lui ai dit :

— C'est pour une autorisation de sortir du pays, monsieur.

— Sortir du pays ! s'est-il exclamé, impressionné.

— Et où vas-tu ?

— Au Canada, ai-je dit humblement.

— Je ne comprends pas comment le Canada peut ouvrir ses portes à ce genre de monde, un pays prospère, un pays riche, un pays libre, un pays si… Un pays aussi beau que le Canada.

— Mais… je vais travailler.

— Qu'est-ce qu'un ouvrier ignorant comme toi va pouvoir faire au Canada ? C'est un pays industrialisé, le Canada ! Un pays de gens honnêtes, travailleurs ! Ça serait bien que moi, j'aille au Canada, mais toi…

Il a ri comme un hystérique.

— Non, tu n'as pas le droit ! Et si tu essaies de te sauver du pays, je ne te laisserai pas sortir d'ici, cette fois-là.

Raidi par la tension, à bout de forces, je ne bougeais pas.

— As-tu compris ? Allez, va-t'en !

Il est allé ouvrir la porte et a dit au garde qui tenait une mitraillette :

— Il faut les liquider ici. Ces gens-là s'en vont en dehors du pays et ils se regroupent pour nous exterminer.

……

J'ai pris le train pour Santiago avec ennui. J'étais fatigué. J'avais l'impression d'avoir fait des démarches pour sortir du pays toute ma vie. Il restait trois jours avant le départ. J'ai encore parlé avec l'Allemand. Celui là, avec son air convaincant, il m'a envoyé à la Dina : l'organisme de sécurité militaire dans l'ancien édifice du Congrès national. Les jardins de l'institution disparue étaient remplis de femmes qui pleuraient. Et à l'intérieur, un nombre incroyable de gens. Des files et des files de personnes qui demandaient des disparus et se mettaient à pleurer quand on ne leur donnait pas de nouvelles. Je me suis gonflé à bloc et je suis entré. Un militaire, planté devant la porte, disait :

— Ça va, ça va, allez-vous en, c'est fini pour aujourd'hui et demain, c'est fermé, congé militaire.

Je me suis approché de lui comme je pouvais, en bousculant les autres :

— Mon lieutenant, je m'en vais dans trois jours, j'ai besoin d'une autorisation de la Dina.

Je lui ai montré mon papier « Libre », « Non-Lieu ». L'officier regardait mes vêtements, voyait que j'étais propre, rasé.

— Tu viens de te faire la barbe ?

— Je n'ai jamais porté de barbe, ai-je répondu, étonné.

Il m'a jeté d'un ton brusque :

— Mets-toi là…

Il est parti vers les bureaux avec mes papiers. Peut être qu'ils allaient m'arrêter. Cette idée d'Allemand stupide ! Demander une autorisation aux militaires…

C'était une dictature. Il fallait que ça me rentre bien dans la tête. Une dictature. Sans ordre. Sans morale. Sans loi. Pas d'autorisation qui tienne. Un officier est sorti tout à coup d'une pièce et m'a crié :

— Vera ?

Épouvanté, j'ai réussi à dire que c'était moi.

— Comme ça, tu veux voyager ?

— Oui !

Il m'observait attentivement, aimablement.

— Bien, mon gars, tu n'as pas besoin d'un papier pour sortir du pays, ce n'est pas nécessaire. Il n'y a pas de charges contre toi. Tu es libre. Tu n'as jamais été prisonnier.

Et moi, timidement :

— C'est que je le faisais pour m'en aller plus tranquille…

— Bon, comme tu veux, on va te faire le papier, alors…

Ils m'ont tapé le papier. Je suis parti. Dans les jardins, les femmes pleuraient toujours les disparus.

……

— Vera ! Vera !

J'ai crié de peur. On me secouait. J'ai entendu une voix d'homme qui disait :

— Lève-toi, il est six heures et demie.

J'ai ouvert les yeux et j'ai vu Ljubetić qui préparait le café dans un coin de la pièce. Un espace vide, seulement deux matelas que le comité de solidarité nous avait donnés.

Qu'est-ce qui t'arrivait ? m'a demandé Ljubetić.

J'ai rêvé que je retournais au Chili et que je ne pouvais plus en sortir jamais, ai-je répondu.

Je me suis lavé, je me suis habillé et j'ai marché jusqu'au boulevard Saint-Laurent. Les magasins étaient fermés. J'ai pris le 55. Il était vide mais à mesure qu'il avance, des passagers montent. Deux Haïtiens qui travaillent à la même place que moi m'ont salué et je leur ai répondu. Je regarde dehors la rangée de manufactures et je me dis que la moitié du Canada, c'est du monde comme moi, obligé d'abandonner leur pays pour un misérable travail de fabrique.

Les Chapeaux vietnamiens,
une nouvelle de Marilú Mallet
traduite de l'espagnol par Louise Anaouïl,
est parue dans le recueil
Les Compagnons de l'horloge-pointeuse,
aux éditions Québec Amérique,
à Montréal, en 1981.
ISBN : 2-89037-081-x

La présente édition porte le numéro
ISBN : 978-2-89816-109-4
© Marilú Mallet et Vertiges éditeur, 2020
– 1110 –

Dépôt légal – BAnQ et BAC : premier trimestre 2020

Lecturiels
www.lecturiels.org